

L'ARRESTATION DU BONHOMME NOËL

Belon le caprice, le tour d'imagination des parents, l'être chimérique et mystérieux qui vient, durant la nuit du 25 décembre, garnir l'âtre éteint, dans lequel des menottes de bambin ont gravement déposé souliers et pantoufles, de joujoux et de bonbons plus amusants et meilleurs les uns que les autres, prend des noms et des apparences diverses. Il s'appelle Jésus ou simplement Noël, il est un enfant ou un vieillard. C'est le petit Jésus, et le rêve puéril, aidé et précisé par l'imagerie, le voit couvert d'une tunique de lin d'une blancheur immaculée, avec une chevelure blonde aux boucles soyeuses, et il a des ailes. Ou bien, c'est le petit Noël, et il prend une apparence analogue. Enfin, c'est le bonhomme Noël, frère jumeau du bonhomme Hiver; il porte alors une belle barbe blanche, longue et vénérable, qui tombe sur un froc de bure; et son dos se courbe sous le poids d'une hotte ample et surchargée de jouets de toute sorte.

C'était ce vieillard qui, pour le petit Georges, était Noël. Il le voyait s'avancant par les rues ornées de neige, tout blanc parmi la blancheur épanouie, et ployant sous le fardeau des richesses entassées dans sa hotte. A vrai dire, il ressemblait un peu au vieux chiffonnier que, les soirs où il revenait de dîner chez grand'mère, il avait aperçu à la lueur d'un réverbère, penché sous la hotte d'osier, le crochet à la main et fouillant d'un geste rapide et sûr les boîtes débordantes de résidus; mais cette ressemblance se bornait, bien entendu, aux traits du visage, que le pauvre vieux gardait assez nobles, en dépit de la misère, et, enveloppé d'une ample robe blanche, porteur de cent richesses éclatantes, — pantins multicolores, tambours à la panse dorée, sabras au fourreau poli et fusils peinturés de rouge, — il différait, certes, du misérable, trimballeur de débris sécherdes, dont la lanterne piquait l'ombre d'une pâle et tremblante étoile.

N'importe! le petit Georges voyait Noël sous les traits d'un homme, d'un pauvre homme, et il admettait fort bien qu'à l'habitude il ne fût pas revêtu de sa belle robe blanche, mais habillé, au contraire, de vêtements minables et rapiécés.

Ce soir-là, veille du grand jour, on le conduisit de bonne heure en lui recommandant de dormir aussitôt, afin de ne pas empêcher la visite du "bonhomme", qui n'aime pas à être vu, lorsqu'il dépose ses cadeaux dans la cheminée. Et, à force de fermer ses paupières en appelant le sommeil, Georges, malgré les mouvements de curiosité aiguë qui l'agitaient, avait fini par s'endormir de son doux et profond sommeil de narrot qui venait d'avoir trois ans. Depuis quelques jours, il neigeait et Paris se drapait dans une blanche robe aux plis légers. Sous un ciel bas et obscur, les flocons tourbillonnaient rapides et pressés, piquant de leur vol le visage des passants emmitouflés dans des lainages ou des fourrures. Les bruits s'éteignaient parmi cette ouate épaisse et n'étaient plus qu'une rumeur confuse. Et quelque chose de mystérieux émanait de ce décor nocturne. C'était l'atmosphère spéciale des soirs de fête où l'on sent passer les effluves d'une sympathie plus fraternelle à cause des pensées, des émotions, des joies communes. Instinctivement, on se rapproche davantage des êtres qui vous sont chers. L'instinct vous apparaît comme plus précieuse et plus nécessaire, les affectueux coutumiers auxquelles, parfois, on n'attribue pas l'importance qu'elles ont, prennent mieux leur signification et l'on en ressent plus immédiatement la douceur.

Alors ceux qui sont seuls sont plus seuls encore. Ceux qui peuvent disposer de quelque argent ont l'allure plus allègre, car ils vont pouvoir faire des présents. Oh! qu'importe si ces présents ne sont pas somptueux! La moindre chose! On l'offre avec tant de bonne volonté! Et puis, c'est aux enfants que l'on va donner! C'est à de petites bêtes que la vie ne reçoit pas encore de dédaigneux et sceptiques, dont l'imagination fraîche et souveraine pare et embellit tout, comme le soleil d'une matinée printanière illuminant de ses rayons magiques les plaines

qui reverdit, le bois où frémissent les feuilles nouvelles et le ruisseau dont les ondes transparentes glissent entre les ajoncs!

Mais ceux qui n'ont rien, qui ne pourront rien offrir, deviennent plus moroses et des ténés plus épaisses envahissent leur cerveau, pèsent sur leur cœur; l'allégresse environnante leur est comme une insulte, et la résoudre en eux grande plus redoutable.

George, loin de tels raisonnements, dormait, ingénu, dans son petit lit de fer, en l'attente tranquille du lendemain, qui lui apporterait tant de charmes surprises, tant de plaisirs d'avance escomptés. Une veilleuse sur une table, non loin, répandait sa lueur paisible et douce. Ses parents étaient sortis. Les parents sortent toujours ce soir-là, par discrétion sans doute, et pour ne pas gêner le bonhomme Noël lorsqu'il viendra. La bonne, seule, était restée dans l'appartement.

Quize heures sonnaient. Tout à coup, la porte de la chambre où repose le bambin s'est ouverte sans bruit. Une silhouette sombre se faufila dans l'entre-bâillement. Un homme, à pas étouffés, glissant, penché, franchit le seuil. Il est au milieu de la chambre et il regarde autour de lui pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace. Son corps maigre est couvert de vêtements rapiécés, et son visage à l'expression terrible que les bêtes de proie ont tandis qu'elles sont en quête. De silence, sinistrement, l'environne. Un brusque mouvement de recul; puis, le geste aussitôt de bondir. Il vient d'apercevoir l'enfant qui dort dans son petit lit, sous la clarté incertaine de la veilleuse.

Mais il demeure immobile, car Georges s'est éveillé, et, croisant les mains, respectueux et comme en extase, il dit de sa voix gazouillante d'enfant où se mêlent des gâtelés et des attendrissements: — Oh! c'est vous, bonhomme Noël!... Il ne faut pas m'en vouloir!... Je dormais bien, allez! et je vais dormir encore, tout de suite, pendant que vous mettez des joujoux dans mes souliers, et je ne dirai à personne que je vous ai vu! Et Georges ferme les yeux, en effet.

Alors, l'homme, abasourdi, contusé ému au fond de lui-même par cette foi naïve qu'exprime avec confiance la voix enfantine qui vient de parler dans la pénombre, n'avance ni ne recule, reste cloué au plancher, presque oublié de la besogne qu'il venait faire ici, ou de l'argent qu'il espérait y trouver, contemplant, de ses yeux au regard obscur, l'enfant qui prend le malheureux qu'il est pour un messageur d'idéal.

Cela dure quelques secondes à peine, et, aussitôt, c'est un grand bruit de pas. D'autres hommes sont entrés dans la chambre de Georges, qui se réveille tout à fait. Ce sont des agents de police, guidés par la bonne et par la concierge. Le cambrioleur a été guetté et surpris. En un instant, il est saisi, maîtrisé; on lui ligotte les poignets, et le misérable est entraîné par les agents, tandis que Georges étend ses bras suppliants, à genoux parmi le désordre des couvertures, les joues ruisselées de larmes, suppliait, criant qu'il ne veut pas qu'on arrête "le bonhomme Noël!"

Cela dure quelques secondes à peine, et, aussitôt, c'est un grand bruit de pas. D'autres hommes sont entrés dans la chambre de Georges, qui se réveille tout à fait. Ce sont des agents de police, guidés par la bonne et par la concierge. Le cambrioleur a été guetté et surpris. En un instant, il est saisi, maîtrisé; on lui ligotte les poignets, et le misérable est entraîné par les agents, tandis que Georges étend ses bras suppliants, à genoux parmi le désordre des couvertures, les joues ruisselées de larmes, suppliait, criant qu'il ne veut pas qu'on arrête "le bonhomme Noël!"

Vieux Portrait

André Silvére s'était marié, très tard, à une femme pour qui la quarantaine avait déjà depuis longtemps sonné et dont la vie mauvaise avait détre et marqué le visage. Mme Gabrielle Silvére n'avait plus vraiment pour elle que ses grands beaux yeux, très larges et très doux, pleins d'apaisement et d'indulgence, et André, de son côté, comptait plus de cheveux gris qu'il n'en avait; mais leurs cœurs, sans doute, étaient plus jeunes que leurs visages, car cette union tardive eut tout le charme d'une rose remontante.

Peut-être, après tout, pour atteindre ce pauvre bonheur humain, — si relatif! — vaut-il mieux unir des déceptions que des espérances; quoi qu'il en soit, les époux Silvére furent heureux, d'une paisible félicité que beaucoup leur enviaient. Ce qui avait poussé ces deux êtres à joindre leurs destinées, c'était une singulière similitude de goûts, de desirs et aussi de passé. Après une vie sans joies, àpre et besogneuse, pareillement consacrée au soutien de vieux parents infirmes, à l'éducation de frères et de sœurs plus jeunes, ils avaient tous deux le besoin d'un peu de repos dans une atmosphère plus douce, d'un peu de gaieté, d'un peu de bonheur. Ils n'avaient pas exagérés efforts le Destin, semblaient à tous ceux qui ont souffert et qui demandent d'ailleurs moins qu'ils ont moins reçu. Ils voulaient seulement, avec une touchante simplicité, être un peu à l'honneur après avoir été à la peine, goûter un instant aux joies de la vie.

Ces joies, ils surent se les donner, avec leurs pauvres vieux cœurs, et du commencement de leur hiver ils firent un été de la Saint-Martin. Dans leur petit appartement de la rue Boursault, tout respirait la concorde et l'harmonie. Gabrielle était une de ces femmes tranquillement actives qui mettent l'ordre et la grâce partout où elles passent et qui sont réellement les bonnes fées du logis. Quand Silvére se rappelait la tenue déplorable de son pauvre ménage de garçon jadis, l'air plein de cendres, les glaces ternes, les rideaux poussiéreux, il n'était pas éloigné de voir en sa femme une vraie magicienne. Et elle, qui avait rêvé toute sa vie d'un intérieur à soigner et même à parer, s'épanouissait dans la réalisation de ses plus anciens desirs; à défaut d'une tendresse romantique, dont l'heure était passée, elle s'employait André d'une grande et sincère affection, et il y avait toujours pour lui un regard très doux dans ses larges yeux, un peu meurtri par les années perdues.

Pourquoi fallut-il, hélas! que cette union, tendre et confiante, fût rompue par la mort au bout de trois courtes années, si vite enfuies! Après avoir accordé parcimonieusement quelques joies, la vie jalouse les reprenait au plus vite. Par un automne pernicieux, tout de pluies et de brumes froides, Mme Silvére fut atteinte d'une congestion pulmonaire, s'allia quelques jours et mourut. Ce fut terrible! Les voisins qui habitaient sur le même palier purent entendre, durant toute une longue soirée, les gémissements continus d'André. Le pauvre homme ne pouvait croire à son malheur, à la disparition si soudaine de cette compagne douce et bonne, qui l'avait aimé. Il ne pouvait admettre que ces grands yeux placides et tendres eussent été pour toujours leur paisible rayonnement.

Ainsi, elle était partie, la chère femme, comme cela, en si peu d'heures, le laissant tout seul, irrémédiablement seul, à présent! Et à sa douleur sincère se mêlait, il faut bien l'avouer, un peu d'égoïsme. Il allait donc falloir redevenir le triste solitaire, le paria, le pauvre vieux garçon qui n'a ni femme, ni enfants, dont le cœur est vide et le foyer désert; il allait donc falloir reprendre les durs d'un restaurant, les languissantes promenades du dimanche, quand on ne sait à quoi tuer les heures lentes et lourdes, et que le silence étouffant du logis pèse trop sur le cœur!

C'étaient toutes les joies de l'existence, morale et matérielles, que Gabrielle emportait en s'en allant, et le pauvre veuf, confondant tout, pleurant à la fin son épouse aimée et sa ménagère experte, gémissait tout haut, avec un vague effort d'abandonné: —

—

Lorsque les terribles cérémonies de l'enterrement furent terminées, et qu'après les premiers condoléances les amis furent retournés à leurs plaisirs ou à leurs affaires, la vie reprit, morne, insupportable. Silvére n'était plus que l'ombre de lui-même. Cette existence solitaire, qu'il avait si longtemps menée jadis, lui apparaissait aujourd'hui impossible à vivre, parce qu'il en avait connu une autre depuis, et sa demeure lui semblait bien plus lugubre qu'autrefois, avant que Gabrielle ne l'eût animée de sa douce présence.

La voix chère qu'il n'entendait plus, les pas qu'il ne résoulaient plus sur le parquet, et les jupes dont le bruissement était à jamais envolé, tout lui était sujet à regret, et, de plus, mille petites misères, patiemment endurées pendant vingt-cinq ans, le ménage délaissé, les repas manqués, l'irritaient maintenant et le jetaient dans un accablement profond. De nouveau la poussière s'amasait dans les coins, et les glaces ne renvoyaient plus qu'une image terne comme elle. Oh! les soirées interminables que Silvére voyait se dérouler devant lui lorsqu'il sortait de son bureau, à cinq heures, l'esprit et le pas errants! Parfois, un camarade avait pitié de l'abandonné et l'emmenait dîner avec lui, mais cela arrivait rarement, car André, de nature peu communicative, ne s'était pas fait beaucoup d'amis. Alors, après son repas, il passait le temps comme il pouvait, chez lui, ou dehors quand la saison le permettait.

Et tout le temps il songeait à Gabrielle! Il imagina la vie heureuse qu'il aurait eue coulé tous deux s'ils se fussent rencontrés non vers la cinquantaine mais à vingt ou vingt-cinq ans. Gabrielle aurait eu les mêmes manières douces, les mêmes yeux placides et bons qui l'avaient tant séduit, et, de plus, elle aurait été une jeune fille fraîche et robuste, avec de longues années devant elle! Et il songeait à la pauvre morte, non pas telle qu'il l'avait connue, mais jeune, toute jeune, un quart de siècle plus tôt.

Il essayait de se représenter ses traits, les toilettes, si démodées à présent, qu'elle avait dû porter, et il la voyait sortant de la maison à son bras, comme au jour réel de leurs noces tardives, mais vêtue de blanc, et non de gris. Une chose l'attristait beaucoup; c'était de n'avoir aucun portrait d'elle, récent ou ancien, à aucun moment de sa vie! Son isolement lui paraissait encore plus complet, plus profond.

S'il avait vu les grands yeux calmes lui sourire du fond de quelque cadre, il se serait peut-être senti moins abandonné, et il regretterait amèrement de n'avoir pas songé à prier un de ses amis, qui était peintre, de faire un petit croquis de la morte alors qu'elle était étendue dans la paix suprême, sur son lit, la tête entre les fleurs dont l'oreiller avait été paré.

Un jour que Silvére promenait son regard désolé sur l'étrange poussière d'un marchand de bibelots et de vieux meubles, il resta tout à coup immobile, le cœur battant, sous l'agression brusque d'une émotion poignante, — la plus forte qu'il eût ressentie depuis la mort de sa femme. Là, devant lui, jeté dans le péle-mêle d'autres vieilleries, au milieu d'étoffes passées, de bouillottes de cuir, de crucifix d'ivoire, de vieux bijoux, de plats d'émail, de livres à reliures fanées, un portrait de jeune femme brune, — de jeune fille plutôt, — modestement décolletée, souriait dans son cadre ovale. Le visage était rond, à fossettes; les cheveux épais bouclaient sur le front par un ruban bleu étroit noué autour du cou. Mais ce qui faisait surtout l'attrait de cette physionomie candide, c'étaient deux grands yeux larmoyants, pleins de douceur et aussi de gaieté, — les yeux de Gabrielle à dix-huit ans.

Quelle ressemblance! André, chancelant, croyait rêver, et, appuyé à la vitrine, il regardait de toute son âme. Oui, c'était bien la couleur des prunelles, la courbe des longs cils, la forme des sourcils; il avait connu ces yeux là, vieillies, fatigués, mais il les retrouvait tout de même, dans leur frais état de jeunesse! C'était Gabrielle, toute fraîche et toute mince, telle qu'il l'avait souvent rêvée, en robe claire, avec des couleurs roses sur ses joues sans ridea!

Oh! avoir ce portrait!... André entra, demanda la prix. Nati, il laissa voir le désir dont ses mains tremblaient, et le marchand, la demoiselle, éleva ses prétentions. —

—

Il se pencha vers son trésor, puis partit avec son trésor. Chez lui, il s'absorba avec amour dans la contemplation de l'image, un peu passée, un peu jaunie, mais vivante quand même! La morte lui semblait revenue, la chambre était moins lugubre. Hélas! ne pas pouvoir revenir en arrière et épouser, pour toute une longue vie de tendresse, cette jolie fille aux lèvres souriantes!... Tout à coup, André songea qu'il y avait certainement une indication de nom, de date, au bas ou à l'envers du portrait. Il défait donc le cadre, le verre, chercha partout. Mais rien! Pas un chiffre, pas une initiale qui lui prouvât que ce portrait était bien celui de Gabrielle.

Alors, il eut une grosse déception, et un frisson de doute passa sur sa joie grave et mélancolique. S'il avait été trompé par une ressemblance traitée, et s'il n'y avait là que les traits indifférents d'une étrangère? Avidement, il essaya de pénétrer du regard ces yeux qui étaient là, devant lui, comme pour leur arracher leur secret, mais l'image resta souriante et mystérieuse devant sa détresse!... —

Depuis, André Silvére s'est habitué à ce portrait, et il a fini par le considérer comme étant incontestablement celui de Gabrielle. Son désir, ainsi qu'il arrive souvent, a fait d'une supposition une réalité. —

—

Manies et tics de grands hommes. Voici, choisis parmi les moins connus, quelques manies et tics de grands hommes. On est toujours bien aise de savoir que les plus illustres personnages n'ont pas été exempts de petites faiblesses et de ridicules. Louis XIV détestait les chapeaux gris. Le marquis d'Antonne, économiste, avait toujours sur son bureau une pile d'assiettes qu'il plaçait successivement sur son cou, afin de le rafraîchir, changeant d'assiette à mesure qu'elles s'échauffaient. Mézery ne pouvait écrire sans lumière, même en plein jour. S'il lui venait une visite en plein midi, il ne manquait jamais de reconduire le visiteur, la chandelle à la main, jusque dans la rue. —

Casti, poète français, a composé plusieurs ouvrages en jouant sur cartes tout seul, sur son lit. Clodo Chappé, l'un des inventeurs du télégraphe, ne put se déshabiller que vers la fin de sa vie d'un tic bizarre, qui lui faisait se gratter, alternativement, toutes les deux mains, la tempe droite, puis la gauche. —

Drœuet d'Erton, général de l'empire, fut très incommodé par un tic analogue; à chaque instant, on le voyait porter la main à quelque distance de son visage, comme s'il avait voulu en éloigner une toile d'araignée. Cardan, mathématicien, se prétendait doué d'une clairvoyance surabondante. Ayant prédit longtemps d'avance la date de son décès, il se laissa mourir de faim, pour ne pas se contredire. —

Sanctorius, médecin italien du XVI^e siècle, reçut pendant plus de trente ans dans une balaie spéciale, au moyen de laquelle il voulait établir exactement le poids de la transpiration insensible produite par le corps humain. Saint Siméon, l'Anachorète, ayant été renvoyé d'un convent pour "excès d'austérité" [!] se retira dans le désert et vécut pendant trente-six ans sur le sommet d'une colonne — ce qui valut son surnom de "stylite". —

—

LES POETES DE LA TABLE

C'est un fait qu'il y a des hommes que l'on mène par le nez et d'autres par la bouche. Ainsi la gastronomie est-elle souvent à l'ordre du jour. On en a parlé dernièrement à propos de Charles Monselet, et, fragilité de la gloire! on a même imprimé quelques lignes sur les droits véridiques de l'auteur des "Ombles" et des "Désaignés" à être classé parmi les gourmets célèbres. Pourtant on a pu dire avec raison que Monselet, malgré les mystifications que lui fit subir Eugène Chavette dans des restaurants suspects, fut le Maître de la poésie de la table, et que c'est lui qui d'un mets mis en sa place enseigna le pouvoir. Mais voici la gastronomie promise à nouveau à l'actualité par les deux conférences dont elle fait l'objet au théâtre national de l'Odéon, et dont l'une a été dite avec un grand succès, dernièrement, et dont l'autre sera donnée samedi prochain devant un public mis en appétit.

Le programme ou le menu de pareilles séances doit comporter des morceaux de choix, pour ainsi parler. Pourtant les poètes de la table se recommandent beaucoup plus par la bonne humeur que par le lyrisme. Le bon Berchoux, auteur de la "Gastronomie", fut un aide très modéré; cependant ses poèmes contiennent d'aimables périphrases, et sa pièce sur la mort de Vatel est d'une sensibilité qui n'a rien d'ironique. Désaugiers, après tant de chansons à boire, a écrit une chanson à manger. Gabriel Vicaire, en compositrice de Brillat-Savarin, a chanté les ponarades de la Brezée en strophes assez savoureuses; ce sont là des évocations du Haute-Cour. —

Il est assez amusant, à l'époque des drames classiques, de raconter les tragédies gastronomiques et de poser cette question si les grandes pensées viennent du cœur ou de l'estomac. Il est vrai que l'estomac est sur le chemin du cœur. Au lieu de situations déolantes, de sentiments contrariés, de conduites fautive, le spectateur assiste à une dissertation sur le court-boillon du poison, pour lequel il faut sacrifier deux perdrix, et sur l'opportunité d'abattre les ortolans sur la vigne, au moment où ils sont ivres de muscat. Que de choses dans un menu! mais que de choses dans un roti! dit-on au public, et on lui raconte que le nom de "Châteaubriand" donné à un bœuf double est une erreur d'interprétation orthographique, et que ce bœuf enveloppé de pommes souffrées s'appelait tout simplement un "Chabrian", ce qui, comme on le voit, n'a aucun rapport avec l'auteur des "Martyrs". —

Puis, sur une table de conférence, que l'illusion imagine servie, défilent des poèmes de terreur pareilles à des topazes vivantes, des omelettes aux queues et aux laitances de carpes, arrosées d'un jus de câlles, des ragoûts noirs comme l'ébène, des truffes blanches comme de la neige parfumée, des pyramides de fruits que l'on contemplerait pendant quarante minutes, et des triplices de fraises, champagne et crème fouettée qui serviraient de contrepois à toutes autres triples alliances. Avec la parole radieuse de M. George Vanor, qui a inventé le mouvement spirituel perpétuel, on a pu savourer tout cela, au moins par l'oreille; et le spectateur ordinairement sobre, qui est rentré dîner chez lui à l'infortune du pot, a pu s'imaginer, avec un peu de mémoire et beaucoup de complaisance, qu'il rentrerait saupé chez Lucullus ou Apicius. —

Car Lucullus a été de beaucoup dépassé par Apicius; Apicius est le premier qui ait institué une académie de gourmandise, et qui ait laissé un traité "De Obsonia et Condimentis"; il a dépensé quinze cent mille livres en expériences pour faire des sauces; il inventa un plat intitulé le bouchier de Minerve, rempli de foies d'oies, de cervelles de paons et de langues de faisans; il jetait des esclaves vivants en pâture aux murènes ou anguilles de mer qu'il avait apprivoisées dans ses viviers, pour rendre leur chair plus délicate; et il s'empoisonna pour ne pas mourir de faim, quand il s'aperçut qu'il n'avait plus que quatre-vingt mille sesterces de fortune. —

Et le chevalier romain qui, à la guerre punique, fit faire un pâté colossal représentant la ville de Carthage avec ses fortifications, son port, ses temples, ses monuments! Il réunit ses amis et, avec

—

eux, livra l'assaut des estomacs à la ville ennemie. On raconte que Scipion, ayant appris cette patomime gourmande, fit dégrader le chevalier pour avoir osé prendre Carthage sans lui. Rome fut, en effet, le paradis des cuisiniers, qui étaient payés comme des généraux et honorés comme des poètes; on les considérait aussi comme des médecins, puisqu'ils guérissaient ces deux maladies mortelles: la faim et la soif. En récompense du festin qu'il offrit aux Grecs à son retour de Macédoine, Paul-Émile donna une ville à son cuisinier. —

La cuisine est un art un peu dédaigné aujourd'hui par les maîtresses de maison. Pourtant, à Londres même, on a fondé, en 1895, une école nationale de cuisine, qui compte aujourd'hui vingt-neuf concurrents et où les femmes et les jeunes filles des plus grandes familles ne dédaignent pas d'apprendre à dresser un poulet et à écorcher un lapin de leurs propres mains. M. Ernest Hervilly conseillait jadis aux femmes de faire parfois un tour dans l'antre des Vulcaïns du fourneau, d'aller contrôler la cuisine de leurs ordons biens et de s'enquérir des ingrédients destinés à ce qu'un poète classique dénommerait des bassines d'airain où Comus fait son œuvre, autrement dit: les casseroles. —

Quelques bons esprits, qui sont aussi de bons estomacs, ont demandé pourquoi l'on ne mangeait plus du poisson, cette bête splendide et ocellée, mais aussi si finement délicate. Au moyen âge, le poisson était servi sous des fleurs et languit par le bec une flamme brillante; le soin de le dépecer était retiré aux écuyservants pour honorer un personnage haut placé, qui venait à Dieu, aux femmes et au pain lui-même le serment d'entrer le premier dans une ville ou de planter son étendard à l'assaut. Aujourd'hui, ces nobles vœux paraissent démodés; on ne mèlerait plus les jeux de la chevalerie et de la gourmandise, car, s'il restait encore un peu de gourmandise, il n'est plus du tout question de chevalerie. —

Que diraient nos pères en voyant que nous mettons les menus sur la table, dans les diners d'invités, comme à des tables d'hôte! Depuis le premier menu qu'on ait composé, celui du repas offert par le duc du Maine à Mlle de Chateaubriand, le 14 juin 1435, en mer, entre Marseille et Naples, depuis ce menu, le programme d'un festin est toujours resté un secret entre le cuisinier et l'ambassadeur; dans le "Bourgeois gentilhomme" —

—

A la légation japonaise de Londres. Londres, 2 janvier. — Quand on lui a montré la dépêche de St-Petersbourg annonçant qu'il semblait vrai que la Russie a décidé de ne pas accepter les propositions précises du Japon, le baron Hayashi a dit qu'il n'avait officiellement rien appris au sujet des négociations, mais qu'il ne voyait pas comment les demandes du Japon pourraient être modifiées. —

Départ de correspondants pour le Japon. Londres, 2 janvier. — Parmi les passagers du vapeur Umbria, de la ligne Cunard, parti aujourd'hui de Liverpool pour New York, se trouve Melton Prior, artiste et correspondant de guerre des "Illustrated London News", qui se rend au Japon. —

La réponse de la Russie. Londres, 2 janvier. — Une dépêche de Berlin à la "Pall Mall Gazette" dit que d'après des informations des plus hautes sources officielles la réponse de la Russie au Japon n'a pas été rédigée. Il est ajouté que le Tsar et le ministre des affaires étrangères Lam-dorff ont déclaré hier que jusqu'ici rien n'est arrivé de nature à faire éclater la guerre, et que la Russie ne déclarera pas la guerre en l'état actuel des choses. —

—